

**« Balaie tout sur son passage.
Son charme absolu et son casting sont irrésistibles »**

TÉLÉRAMA



« Stella Wendick, magnétique »

CAHIERS DU CINÉMA ★★★

« Crève l'écran... et les cœurs »

PREMIERE ★★★

**« Une chronique vivace qui court après la grâce des premières fois.
Une merveilleuse année italienne. »**

TROISCOULEURS

**« Laura Samani fait de l'adolescence un moment du lent envol vers la vie d'adulte.
Miracle d'un moment précieux où tout se fait se défait. »**

LE MONDE ★★★

**« Le plus beau premier baiser de l'année.
L'une des révélations du printemps »**

LES ECHOS ★★★

**« Laura Samani renouvelle avec habileté
et intelligence le genre du « teen movie » »**

LA CROIX ★★★

**« Tendresse et nostalgie émanent de ce film bouleversant
qui se déploie comme un souvenir d'enfance »**

LES FICHES DU CINÉMA ★★★

**« Déborde de rires et de larmes,
d'amour et d'amitié. »**

LE PROGRÈS

**« Un charme inouï,
une justesse de ton et de regard »**

BANDE À PART

« Un récit d'apprentissage gorgé de soleil et de vitalité »

TÉLÉ 7 JOURS ★★★

« Très juste et délicat sur le sexisme ordinaire »

LE PARISIEN

« Une sensibilité qui fait mouche »

LIRE MAGAZINE

**« Une jolie chronique adolescente, solaire,
qui évoque les premiers émois.
Un trio de jeunes acteurs, criants de vérité. »**

TÉLÉPOCHE

**UNE ANNÉE
ITALIENNE**

UN FILM DE LAURA SAMANI

ALLOPINÉ

3.5





Télérama

Une année italienne

Laura Samani

Trieste, années 2000. Fredrika, Suédoise de 17 ans, débarque dans une classe de garçons. Un formidable récit initiatique sur les vertiges de la jeunesse.

 Dire d'abord, haut et fort, qu'à partir d'une histoire d'éducation sentimentale, et donc un sujet qui peut sembler rebattu, une jeune réalisatrice réussit le prodige de faire un film neuf et irrésistible de délicatesse. Nous sommes en septembre 2007 et, pour cause de mutation de son père, Fredrika, jeune Suédoise de 17 ans, se retrouve à Trieste, seule fille dans une classe de terminale de garçons au lycée technique de la ville. Rien que la scène d'ouverture annonce l'élan dans lequel *Une année italienne* va nous embarquer, et ne plus nous lâcher : au son satiné de la chanson *The Future*, du groupe Andy Warhol Banana Technicolor, un plan-séquence nous fait monter un long escalier vers l'entrée de ce lycée Marie-Curie, puis pénétrer dans ses couloirs aux murs défraîchis, jusqu'à une porte de classe où, devant le trou de la serrure, est massée une dizaine de petits mecs en surchauffe. Derrière la porte, une fille, dont on ne voit d'abord que le dos et les cheveux châtain blond. Quand elle se retourne, on comprend

immédiatement que cette jeune beauté va être la particule élémentaire, nucléaire, du film et faire mûrir en accéléré ceux qui oseront la côtoyer de près.

Après quelques blagues très lourdes, à la limite du harcèlement, Fredrika acceptera le diminutif plus masculin de Fred et trouvera progressivement sa place au centre d'un trio de potes à la vie à la mort : Antero, le baba cool romantique, Pasini, le provocateur mélancolique, et Mitis, le nounours protecteur. Début, entre cuites, fêtes et jeu « Action ou vérité » dans un « quartier général » où Fred est la première à pénétrer, d'un quatuor amical inséparable. Mais jusqu'à quand ? Jusqu'à ce que, évidemment, l'amour, le désir et le regard des autres s'en mêlent...

La réalisatrice Laura Samani transpose l'action d'*Un anno di scuola*, la nouvelle culte mais peu connue écrite en 1929 par Giani Stuparich, dans ces années 2000, où elle était elle-même élève de ce lycée, dans une ambiance à mi-chemin entre l'énergie pop et la nostalgie lascive d'une ville frontalière aux parfums maritimes et dé-

suets. Elle dépoussière tout, réinvente la dynamique de la jeunesse, dans ses moments de complicité idéale comme dans sa cruauté, avec une douceur inédite, acidulée, et une intelligence de chaque regard, chaque dialogue, chaque étreinte. Comme si Trieste devenait la nouvelle carte du Tendre (et du triste) de ce moment d'adolescence où tout paraît éternel et rien ne l'est, où tout est léger et tragique à la fois. Sa mise en scène magique des corps en mouvement (entre eux, vers un avenir incertain) repose, aussi, sur ses interprètes. Dans cette merveille de casting sauvage, il y a, notamment, le débutant Giacomo Covi, qui remporta le prix Orizzonti du meilleur acteur à la Mostra de Venise en 2025, et Stella Wendick, néo-Anna Karina, blonde et solaire... Film sur l'intégration et la désintégration et sur un féminin singulier, têtu, balayant tout sur son passage, *Une année italienne* provoque un ravissement.

► Guillemette Odicino

| *Un anno di scuola*, Italie (1h42)

| Scénario : L. Samani et Elisa Dondi
Avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Samuel Volturmo, Pietro Giustolisi.

LIRE p. 40.

Samuel Volturmo, Giacomo Covi, Stella Wendick et Pietro Giustolisi : une merveille de casting sauvage.



L'aura de la jeunesse

À 36 ans, elle fait partie d'une nouvelle génération de cinéastes italiennes. Avec son deuxième long métrage, Laura Samani signe un magnifique récit sur l'adolescence, qu'elle situe à Trieste, sa ville natale.

On ne serait pas sur une banquette de l'hôtel Majestic en plein Festival de Cannes, où Laura Samani officie comme membre du jury d'Un certain regard, et on ne saurait pas qu'elle est née à Trieste il y a trente-six ans, on croirait retrouver une des adolescentes de son second long métrage, *Une année italienne*, irrésistible récit d'apprentissage sur l'amitié et le désir qui circulent entre trois délicieux *ragazzi* et une fille plus émancipée venue de Suède. Petite marinière en coton et intense regard gris-vert, la scénariste-réalisatrice attaque d'emblée sur sa découverte de la nouvelle *Un anno di scuola*, écrite en 1929 par Gianì Stuparich, originaire, comme elle, de cette ville italienne frontalière aux multiples influences culturelles: « Je l'ai lue quand j'étais au lycée, ce même lycée de Trieste où se déroule l'histoire, en 1901, l'année où l'Empire austro-hongrois qui dominait la ville décida d'ouvrir les lycées aux filles. Une expérience métanarrative! Il faisait partie du programme scolaire, au milieu d'autres œuvres classiques, comme *La Divine Comédie*, de Dante, alors que c'est un livre peu connu dans le reste de l'Italie et totalement inconnu ailleurs en Europe, qui traite des premières amours, de la façon dont l'amitié est constamment mise à mal par les questions de genre. Des sujets si proches de nous... »

Avec son premier long métrage *Piccolo corpo*, Laura Samani avait déjà réalisé un film d'époque, donc basta sur « les chevaux, les longues jupes et l'absence d'électricité »:

UNE ANNÉE ITALIENNE

Par Guillemette Odcino

«Je voulais quelque chose de plus simple et, surtout, de différent. J'ai donc décidé de situer l'histoire en 2007, l'année de ma propre remise de diplôme ! C'était plus amusant, et cela me permettait une approche anthropologique, pour comprendre pourquoi une histoire d'adolescents du siècle dernier me parlait encore aujourd'hui. » Avec Elisa Dondi, sa coautrice, elles comprennent vite que la différence majeure concerne la discrimination entre les sexes et... c'est tout. Car, pour le reste, rien n'a vraiment changé dans les relations entre garçons et filles et leur besoin d'exprimer leur liberté : «C'est une histoire cisgenre hétérosexuelle, avec des garçons qui aiment les filles et des filles qui aiment les garçons. On n'explore donc pas toutes les autres possibilités. Mais, déjà, cela me permettait de parler des corps, comme j'ai toujours aimé le faire. »

En effet. Comme dans son court métrage montré à la Cinéfondation du Festival de Cannes en 2016, *La santa che dorme* («La sainte endormie»), où une jeune fille, dans un état de mort apparente, est choisie pour une procession religieuse à la place d'une statue. Puis dans ce *Piccolo corpo*, très remarqué à la Semaine de la critique en 2021, mélange frappant de réalisme rural, dialectes compris, et de mysticisme sur une jeune mère résolue à sauver l'âme de son bébé mort-né dans les montagnes du Frioul en 1900, et qui trouve un allié en la personne d'un brigand marginal à l'identité fluide. Laura Samani, que l'on peut inscrire dans

cette nouvelle génération de cinéastes italiennes, telle Alice Rohrwacher, qui mêlent récits féminins et traditions populaires, semble née pour tenir une caméra, et pourtant, c'est au bout de quelques chemins de traverse que le cinéma s'est doucement imposé à elle.

Avant d'entrer au prestigieux Centro sperimentale di cinematografia à Rome, elle a ainsi étudié la philosophie, les lettres et les arts du spectacle à l'université de Pise, et même rêvé d'être... paysagiste. «J'ai longtemps été indécise ! C'est par hasard que je me suis passionnée pour le cinéma. Pour me rendre compte que c'est assez similaire avec l'art du paysage : on fantasme, on planifie, d'un côté la nature, de l'autre, les êtres humains. Projeter des espaces, c'est projeter des comportements... Et, comme la nature, un film est imprévisible : le vivant n'obéit pas, et c'est ce qui est beau. » À son merveilleux quatuor masculin-féminin d'*Une année italienne*, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Volturmo découverts dans les bars de la ville, et Stella Wendick, étudiante en cinéma à Stockholm, qui a appris l'italien pour le rôle, on peut d'ailleurs ajouter un cinquième personnage : Trieste, sous toutes ses coutures et ses artères, où elle pense se réinstaller après s'en être longtemps éloignée, comme si ce tournage lui en avait rappelé le charme étrange et doux. Les lieux, Laura aime ça, les vrais comme les inventés, à l'image de L'Embuscade, cette petite imprimerie désaffectée élue comme quartier général par les trois garçons du film et qui n'existe pas dans la nouvelle de Giani Stuparich : «Et pour cause, puisque dans le livre, le trio se sépare dès que la fille arrive pour des raisons de jalousie. Moi je voulais, au contraire, les voir évoluer ensemble, libres dans cette "grotte" où ils font ce qu'ils veulent, et que le film raconte la dynamique qui va les séparer... »

Quand elle écrit ses scénarios, Laura Samani, qui ne cite jamais aucune référence de cinéma, lit beaucoup d'essais et, cette fois, sur sa table de chevet étaient posés des ouvrages du sociologue Arnold van Gennep, spécialiste des rites de passage. Rien de théorique pourtant dans ce film qui déborde de toute l'énergie de la jeunesse et de la fiction : «J'adore la fiction ! C'est un tamis qui permet de ne garder que les pépites du réel. Et j'envisage un film comme une collaboration, un échange constant avec mes jeunes interprètes. J'aime passer du temps avec eux, les observer, leur parler, et qu'eux aussi m'observent. Je ne suis pas du genre à arriver sur un plateau avec toutes les idées parfaitement claires. Une fois, on m'a dit que le réalisateur est celui qui détient le secret du film. J'ai d'abord adoré ce principe avant de comprendre, rapidement, que c'était n'importe quoi ! Cela peut être très toxique sur un tournage de se croire détenteur d'un secret, alors que cela doit être un lieu de guérison mutuelle. Ce réconfort partagé grâce aux histoires est la raison pour laquelle je fais ce métier. »

Dans la bouche de cette fille de médecins et cinéaste du charnel, le verbe «guérir» résonne fort, même si c'est avec une douce litote («Je n'étais pas au mieux de ma forme») qu'elle confie qu'entre *Piccolo corpo* et *Une année italienne* elle a dû se battre contre un cancer du sein. Les corps étrangers, la résistance des femmes, sensuelle ou mystique, quel que soit le siècle : le cinéma de Laura Samani n'a sûrement pas fini d'étonner par sa vitalité forcenée, sa foi dans la puissance des récits. Pour le moment, elle réfléchit posément à la suite, lisant beaucoup pour trouver de nouvelles inspirations : «L'avenir est toujours incertain, non ? Mais heureusement, il y a le pouvoir des histoires. À travers elles, nous devons nous épanouir ensemble et avec les autres. » ●

Une année italienne

★★★★☆ **SORTIE 10 JUIN**

UN ANNO DI SCUOLA DE LAURA SAMANI
AVEC STELLA WENDICK, GIACOMO COVI, PIETRO
GIUSTOLISI... (ITALIE, 1H42)

Pour son deuxième long métrage – après *Piccolo corpo*, en 2022 –, l'Italienne Laura Samani imagine un scénario hybride, né de l'amalgame de la trame d'un roman datant de 1929 (*Une année d'école*, Gianì Stuparich) et d'éléments autobiographiques. Son double à l'écran, c'est Fred (Stella Wendick), étudiante suédoise transférée dans un établissement technologique du nord-est de l'Italie dans les années 2000. Au milieu de ce bouillonnement de testostérone (population lycéenne exclusivement masculine oblige), un groupe de garçons la prend sous son aile. Et les quatre compères de se lancer à corps perdu dans ces vagabondages adolescents où l'innocence n'a bientôt plus sa place.

Il y a, dans *Une année italienne*, quelque chose du *teen movie* américain et de son observation des premières vicissitudes amoureuses, mais aussi de ces récits d'apprentissage hérités des littératures naturalistes. L'amertume de la désillusion est sublimée par une photographie jouant des contrastes d'ombre et de lumière, de creux et de pleins. Lancée tous azimuts au gré de ces clairs-obscurs essentiellement mélancoliques et relevant parfois presque du pictural, la bande d'interprètes amateurs – Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Volturno –, dénichés par la réalisatrice et son directeur de casting, crève l'écran... et les cœurs. ● CDE



UNE ANNÉE
ITALIENNE

PREMIERE



Fred et les garçons

LA
CHRONIQUE
d'Olivier De Bruyn



Pour la troisième fois consécutive, l'Italie, pays où le ballon rond est roi, ne participe pas à la Coupe du monde de football, ce qui, n'ayons pas peur des mots, constitue une sorte de traumatisme national. Même si l'on est conscient que la vitalité des cinéastes transalpins indiffère les tifosi purs et durs, il est de notre devoir d'applaudir à tout rompre le nouveau film de Laura Samani, déjà repérée en 2021 avec « *Piccolo Corpo* », sélectionné à Cannes dans la section « La Semaine de la critique ». Une demi-décennie plus tard, la réalisatrice joue la carte de l'anachronisme dans « *Une année italienne* » puisque, dans son deuxième film très inspiré, Samani adapte librement un récit de l'écrivain Giani Stuparich publié à la fin des années 1920 et dont elle déplace l'intrigue en... 2007. Fredrika, surnommée Fred, quitte sa Suède natale en compagnie de son père pour l'Italie où ce dernier doit mener un programme de restructuration sévère dans une entreprise de Trieste. Sur place, l'héroïne, 17 ans, intègre un lycée où elle se fait rapidement remarquer pour sa nationalité « exotique », pour ses excellents résultats scolaires et, surtout, pour son charme et sa beauté qui électrisent les garçons et attisent la jalousie des filles. Soumise à de diverses tentatives de bizutage, Fred devient amie avec trois garçons inespérables : Antero, tout en séduction dandy, Pasini, dragueur compulsif en deuil d'un frère, et Mitis, incarnation du pôte sympa et dévoué. Soucieuse de trouver sa place dans ce microgroupe soudé par une amitié indéfectible, Fred participe à toutes les aventures déviantes fomentées par le trio et, sans le vouloir, sème la zizanie en son sein. Son idylle cachée et brûlante avec Antero complexifie encore la situation. Il est rare que les films sur la postadolescence échappent aux clichés et aux figures imposées. Laura Samani, qui a découvert le livre de Giani Stuparich lors de ses années de lycée à Trieste, évite tous les pièges donc avec son « *Année italienne* ». Cette petite merveille de délicatesse dépeint avec acuité les ambivalences de chaque personnage, met en scène la complexité de leurs relations et, surtout, décrit le parcours émancipateur de Fred qui subit l'opprobre de tous ceux et toutes celles qui l'envient secrètement. En prime, la réalisatrice, dans une scène irrésistible située dans un poste de douane abandonné, filme le plus beau premier baiser de l'année. Presque de quoi consoler et attendrir les plus ardents supporters de foot.

UNE ANNÉE
ITALIENNE

Les Echos



Le Monde



UNE ANNÉE ITALIENNE



Stella Wendick (Fred), dans « Une année italienne », de Laura Samani. ARIZONA DISTRIBUTION

Laura Samani replonge dans ses années d'adolescence

Le film est librement adapté du roman de Gianni Stuparich, publié en 1929

UNE ANNÉE ITALIENNE



Souvenirs de jeunesse. *Une année italienne*, le deuxième long-métrage de Laura Samani, est né au croisement de deux sources disparates. Librement adapté du court roman de l'écrivain et journaliste Gianni Stuparich, *Une année d'école*, publié en 1929, le film est également nourri de nombreuses anecdotes liées à l'adolescence de la réalisatrice. Laura Samani a ainsi situé l'action d'*Une année italienne* non pas en 1909-1910 comme dans le livre mais en 2007-2008, quand elle a passé son bac. Le film est d'ailleurs tourné dans son ancien lycée, à Trieste, cette ville portuaire située dans le nord-est de l'Italie, à la frontière avec la Slovénie.

Le roman de Gianni Stuparich s'intéressait au parcours d'Edda, première femme à intégrer une classe préparatoire jusqu'alors uniquement composée de garçons, provoquant un trouble inédit chez ses camarades. En écho, *Une année italienne* est centré autour du personnage de Fred (Stella Wendick), une adolescente

suédoise qui vient d'emménager à Trieste avec son père, et qui se retrouve dans une classe de terminale ne comptant aucune autre fille. D'abord regardée avec une forme de curiosité, sujet de brimades sexistes, elle se lie peu à peu d'amitié avec trois garçons. Antero (Giacomo Covi), introverti, bon élève, toujours un livre à la main; Pasini (Pietro Giustolisi), séducteur fragile, qui aime à sécher les cours; et Mitis (Samuel Voltorno), plus posé, qui a déjà une histoire avec une jeune femme.

Entre joie et gravité

Avec *Une année italienne*, Laura Samani fait de l'adolescence un moment de lent envol vers la vie d'adulte. Entre les scènes au lycée et celles, plus nombreuses, qui se passent à l'extérieur, la réalisatrice s'attache à raconter cette sociabilité particulière fondée sur une forte camaraderie, des jeux où explorer son désir, la légèreté de la fête. Les adolescents du film vivent comme dans un cocon, coupés de leurs parents. Ils se retrouvent dans des bars de la ville ou des lieux extérieurs isolés. Antero, Pasini et Mitis ont même un local à eux, « l'embuscade », où ils

L'œuvre est tournée dans l'ancien lycée de la réalisatrice, à Trieste, dans le nord-est de l'Italie

passent des nuits entières à boire et discuter. Et où s'infiltrer peu à peu Fred, malgré la règle initiale interdisant aux filles d'y venir.

Une attention particulière est accordée à ce personnage qui nous ouvre l'accès à ce monde. Si sa féminité la coupe des autres au départ, Fred va peu à peu intégrer les codes des trois garçons. Elle se mêle à leurs lieux, à leur langage, s'exposant à une forme de défiance de la part des adolescentes. La musique, l'alcool, le travail scolaire sont des vecteurs de partage centraux. « Je la vois comme un mec », finit par résumer Mitis à sa petite amie qui se plaint de n'être jamais allée à l'embuscade.

Mais le désir va jouer les éléments perturbateurs, mettant

peu à peu en péril les liens noués avec Fred, et, par rivalité, entre les trois garçons. *Une année italienne* accompagne alors la jeune expatriée dans un cheminement de réappropriation de sa féminité et de son désir, tout en soulignant les jugements qui pèsent sur la sexualité des femmes.

Avec sa mise en scène accompagnant en mouvement à la steadicam ses personnages interprétés par de jeunes acteurs magnétiques, Laura Samani insiste sur ce temps partagé entre joie et gravité. Quelque chose se joue d'un moment de la vie où déjà pointent les fêlures, les deuils traversés, la fragilisation d'une classe ouvrière, les inégalités d'opportunités. Et en même temps, l'élan de la jeunesse, le souffle d'histoires qui restent à écrire, d'un monde qui bouge, à l'image de l'ouverture de la frontière avec la Slovénie. Miracle d'un moment précieux où tout se fait et se défait, il y a un siècle de cela, comme encore aujourd'hui. ■

BORIS BASTIDE

Film italien et français de Laura Samani. Avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Voltorno (1 h 42).



Critique

« Une année italienne » : une chronique adolescente pleine de charme

Une jeune Suédoise intègre un lycée technologique de Trieste essentiellement masculin et se rapproche d'un trio d'amis inséparables dont elle va peu à peu bousculer l'équilibre. Laura Samani livre, le temps d'une année scolaire, un récit d'apprentissage subtil sur les relations entre garçons et filles à l'adolescence.

Une année italienne de Laura Samani | Film italien, 1 h 42 | Comédie dramatique

Nous sommes en 2007 et Fredrika, une jeune Suédoise de 17 ans dont le père vient d'être muté à Trieste, entre en terminale dans un lycée technologique pour préparer le bac. Seule fille dans une classe de garçons, son arrivée ne passe pas inaperçue dans cette Italie du Nord où la culture est encore très machiste.

Entre remarques sexistes et blagues douteuses, l'intégration dans cet univers masculin est rude. Et les filles du lycée voisin ne sont pas beaucoup plus tendres avec elle. Fred se rapproche alors d'un groupe de trois amis liés depuis l'enfance et en adopte les codes virilistes pour mieux s'intégrer. Avant que jeu de séduction et rivalités amoureuses viennent bousculer l'équilibre du groupe.

Le temps d'une année scolaire, de la rentrée à l'examen final, la réalisatrice italienne Laura Samani observe à la manière d'une entomologiste les dynamiques entre filles et garçons à l'adolescence et livre un récit d'apprentissage féminin à la fois solaire et poignant porté par le naturel de ses quatre jeunes acteurs principaux, tous non professionnels.

Le poids du regard et du désir masculin. La cinéaste qui avait signé en 2021 un premier film remarqué, *Piccolo corpo*, s'est inspirée à la fois de sa propre expérience de lycéenne et d'un roman de Gianni Stuparich, *Un anno di scuola*, datant de 1929 dans lequel elle s'était à l'époque reconnue. L'histoire d'une jeune femme, Edda, qui intègre un établissement jusque-là réservé aux hommes et assume son ambition malgré le regard des autres.

Transposée un siècle plus tard, l'histoire prend toute sa dimension féministe. La réalisatrice s'attarde sur le poids du regard et du désir masculin sur le corps de Fred. La jeune fille doit le dissimuler sous des vêtements larges et renoncer à sa féminité pour être acceptée comme alter ego par ce groupe de garçons et accéder à leur refuge secret baptisé « L'embuscade ». Rien de caricatural dans la démarche de la cinéaste. Elle prête autant d'attention aux trois personnages masculins - Antero, Pasini et Mitis - avec chacun leur caractère et leurs blessures secrètes qui les rendent particulièrement attachants.

Entre jour et nuit, entre révision et soirées festives, cette chronique pleine de charme restitue très finement toute la complexité du passage à l'âge adulte lorsqu'il s'agit de quitter le groupe pour assumer sa destinée individuelle, de sacrifier l'amitié à ses désirs. « Tu as remarqué que si tu mets une pomme entre deux kiwis, ils mûrissent plus vite ? Tu es la pomme », explique le père de Fred à sa fille quand le groupe finit par se déchirer. Laura Samani renouvelle avec habileté et intelligence le genre du « teen movie », et on se laisse porter avec beaucoup de plaisir par cette histoire universelle dans laquelle chacun pourra se reconnaître.



Troublant mélo

Septembre 2007. Fred, 17 ans, intègre la terminale d'un lycée technique de Trieste au moment où son père intègre la direction d'une usine locale. Originnaire de Suède, la jeune femme ne passe pas inaperçue. Elle se retrouve vite courtisée par tous les garçons de sa classe. Il y a là Antero, un gamin réservé et secret. Et Pasini, le playboy de l'école qui dissimule un mal-être profond. Mais aussi Mitis, au profil plus protecteur.

Ces trois amis ont pris l'habitude de passer leurs soirées dans un café désaffecté dont ils ont la clé. L'irruption de Fred au cœur de ce trio va, bien entendu, bouleverser l'équilibre du groupe. L'amitié fraternelle qu'entretiennent ces jeunes hommes va alors vaciller quand ils vont se découvrir rivaux.

Repérée en 2016, au festival de Cannes, avec son premier court-métrage, *La santa che dorme*, la réalisatrice Laura Samani adapte ici une nouvelle de Giani Stuparich parue en 1929. En la transposant aujourd'hui, la cinéaste transforme un classique chassé-croisé sentimental en une chronique adolescente douce-amère.

Servi par de remarquables comédiens (Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Volturmo) ce film est d'autant plus réussi qu'il est intégralement tourné dans la ville natale de Laura Samani, ce qui lui insuffle une troublante dimension autobiographique.

Baudouin Eschapasse.




« Une année italienne » : le beau portrait d'une adolescente

Fred, une Suédoise de 17 ans, emménage à Trieste dans le nord de l'Italie. Depuis la mort de sa mère, elle vit seule avec son père, qui lui laisse beaucoup de libertés. Dans son lycée, elle subit les regards insistants et les remarques graveleuses des garçons. Mais Fred a du caractère et se lie d'amitié avec trois d'entre eux, avec qui elle boit et fait la fête. Jusqu'au moment où elle se rapproche de l'un des trois...

Porté par un personnage principal charismatique, « Une année italienne » est un film très juste et délicat sur le sexisme ordinaire que subissent les jeunes filles et le harcèlement qui couve. Lorsque le groupe d'amis éclate, c'est Fred qui en est tenu responsable et les garçons, eux, se serrent les coudes. Le long-métrage est sublimé par l'interprétation très intense de la comédienne Stella Wendick (dont c'est le premier film).

Catherine Balle

La note de la rédaction :      3.5/5

« Une année italienne », comédie dramatique italienne. Avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi... 1h42.